



LE PALUDISME D'UN ÉCRIVAIN VOYAGEUR

M. MORILLON

- Travail du Service de Biologie (M.M., Hôpital d'Instruction des Armées Laveran, Marseille, France.
- Courriel : biologie@hia-laveran.fr

Med Trop 2005 ; 66 : 6

En plus d'un écrivain célèbre, l'auteur de ce texte était presque français (né à Paris en 1874 et mort à Saint-Jean-Cap-Ferrat en 1965) et presque médecin. Somerset Maugham était en effet diplômé de philosophie et de médecine. Il avait certes assez peu exercé, tellement peu qu'il avait fait la guerre de 1914-1918 comme brancardier. Cette description date des années 1922-1923 lorsque Maugham traversait toute la péninsule indochinoise de la Birmanie au Tonkin.

Un gentleman en Asie collection 10-18. 2000.

« L'hôtel donnait sur le fleuve. Ma chambre, parmi plusieurs en alignement, était obscure, avec une véranda de chaque côté. Le vent s'y engouffrait et pourtant la chaleur y était suffocante. La salle à manger était vaste et sombre, et l'on y maintenait les volets fermés pour garder la fraîcheur. Le service était assuré par des garçons chinois taciturnes. Je ne savais pas pourquoi les mets fades orientaux me soulevaient le cœur. En ville, la température était accablante. La splendeur criarde des vats m'oppressait, me donnait la migraine, et leurs décorations baroques me mettaient mal à l'aise. Tout brillait à mes yeux d'un éclat trop vif ; j'étais las de voir la foule dans les rues, et le tumulte incessant mettait mes nerfs à vif. Je me sentais très mal, sans savoir si je souffrais du corps ou de l'esprit (je me méfie de la sensibilité des créateurs et j'ai souvent mis en déroute tout un cortège de belles pensées noires en avalant une pilule pour le foie). Pour en avoir le cœur net, je pris ma température. Je fus stupéfait de voir le thermomètre monter à 41°. Incrédule, je recommençai ; ma température était inchangée. Nul labeur de l'esprit n'engendrait une pareille fièvre. Je me couchai et fis venir un médecin. Ce dernier me dit que je souffrais, sans doute, d'un accès de malaria. Il me fit une prise de sang en vue d'une analyse. Quant il revint, ce fut pour me confirmer son diagnostic et pour m'administrer de la quinine. Je me souvins alors que, vers la fin de mon voyage à travers le Siam, l'officier de police responsable d'un poste avait tenu à m'inviter chez lui. Il m'avait donné la meilleure chambre et avait tellement insisté pour que je dorme dans le beau lit européen en pitchpin vernis qu'il avait fait venir de Bangkok, que je n'avais pas eu le courage de lui dire que je préférais mon petit lit de camp. Celui-ci avait une moustiquaire alors que le lit de l'officier en était dépourvu. Les anophèles avaient profité de l'aubaine.

C'était manifestement un bel accès de paludisme. Pendant plusieurs jours, la quinine resta inopérante. Ma température monta en flèche comme il est fréquent dans cette maladie. On m'appliqua des draps mouillés et des paquets de glace sans parvenir à la faire baisser.

Je restais étendu, oppressé, sans pouvoir dormir, cependant que des apparitions en forme de pagodes monstrueuses hantaient mon esprit et que des grands bouddhas dorés fonçaient vers moi. Ces chambres en bois avec leurs vérandas amplifiaient affreusement les bruits, mettant mon ouïe à la torture. Un matin, j'entendis la gérante de l'hôtel, personne affable mais dure en affaire, dire au docteur de sa voix gutturale aux accents germaniques.

- Je ne veux pas qu'il meure ici, vous savez. Il faut le faire hospitaliser.

- Entendu, répondit le docteur. Mais nous allons encore attendre un jour ou deux ».

- Eh bien, n'attendez pas qu'il soit trop tard, répondit la gérante.

Puis la crise se produisit. Je me suis mis à transpirer abondamment et, bientôt, mon lit fut trempé comme si j'y avais pris un bain. Une sensation de bien-être m'envahit. Je pouvais respirer sans effort. Mon mal de tête avait disparu. Quand on m'étendit ensuite sur une chaise longue et que je n'eus plus mal nulle part, j'éprouvais un bonheur extraordinaire. Mon esprit semblait merveilleusement lucide. Je n'étais pas plus fort qu'un nouveau-né et, pendant quelques jours, je fus incapable de faire autre chose que de rester allongé à contempler le fleuve sur la terrasse à l'arrière de l'hôtel » ■

L'hôtel Oriental existe toujours à Bangkok. Il est maintenant enserré dans la masse compacte de buildings qui bordent les rives du fleuve.



Hôtel Oriental à Bangkok - A : 1922 - B : 2000